

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Samedis

RÉDACTION et ADMINISTRATION
69, rue du XXXI Décembre - Genève
Téléphone 14.05

Rédacteur en chef : D^r Lazar MARKOVIĆ, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT } Suisse..... 6 fr. — par an
Autres pays. 9 fr. — »

M. Lloyd George et l'Autriche-Hongrie

M. Lloyd George a fait devant les délégués du parti travailliste un grand exposé des raisons qui déterminent la Grande-Bretagne et ses alliés à continuer de combattre. Parlant plus particulièrement des buts de guerre, M. Lloyd George, à côté des principes généraux qui conduisent les peuples alliés dans leur lutte contre le germanisme, a aussi indiqué quelques solutions concrètes sans lesquelles l'établissement d'une paix durable en Europe ne serait pas possible. Le Premier anglais a tenu selon son habitude un langage clair et ferme. L'Angleterre est toujours décidée, a-t-il dit, de poursuivre la guerre jusqu'à la réalisation de ces trois buts essentiels : 1. le rétablissement du caractère sacré des traités ; 2. le règlement territorial fondé sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, c'est-à-dire sur le consentement des gouvernés ; 3. l'institution d'un organisme international limitant le fardeau de l'armement et diminuant les probabilités de la guerre. En développant et en justifiant cette politique des pays alliés, M. Lloyd George a insisté surtout sur le point 2 qui est capital. « L'époque du traité de Vienne est bien loin de nous, a-t-il dit. Nous ne pouvons plus remettre l'avenir de la civilisation européenne aux décisions arbitraires d'une poignée de négociateurs s'efforçant à garantir les intérêts de telle et telle dynastie ou de telle et telle nation. Le règlement de l'Europe nouvelle devra être fondé sur les principes de raison et de justice qui en garantissent la stabilité. C'est pourquoi nous estimons que le principe du gouvernement par le consentement des gouvernés doit servir de base à tous les règlements territoriaux qui suivront cette guerre. »

Passant des principes posés à leur application, M. Lloyd George a cependant exprimé sur la question d'Autriche-Hongrie une opinion qui, tout en répondant, dans la forme, au principe de la liberté des peuples et à leur droit de disposer d'eux-mêmes, représente en réalité une éclipse sérieuse dans la politique générale des Alliés. La déclaration expresse de M. Lloyd George que le démembrement de l'Autriche-Hongrie ne fait pas partie des buts de guerre alliés est en contradiction flagrante avec le principe énoncé au commencement du discours, à savoir que le règlement territorial en Europe doit se faire d'après la volonté des peuples respectifs. Ce qui aggrave surtout l'effet désastreux d'une telle déclaration sur les peuples opprimés de l'Autriche-Hongrie, c'est que M. Lloyd George a fait des distinctions très discutables, en somme, disant qu'une Pologne indépendante est une nécessité pour l'Europe, d'où l'on pourrait conclure que selon M. Lloyd George une Tchéco-Slovaquie indépendante ou une Yougoslavie ne seraient pas dans l'intérêt de l'Europe !

Il est aussi à remarquer que M. Lloyd George n'a pas tenu compte des manifestations répétées des représentants autorisés des peuples slaves de la Monarchie, manifestations nullement douteuses en ce qui concerne le désir ardent des Slaves de se débarrasser du joug austro-magyar. Si M. Lloyd George croit qu'une libération effective des Slaves soit compatible avec le maintien de la monarchie dualiste, c'est là une erreur dont les conséquences pourraient être incalculables. Supposer que les

Austro-Magyars se décideront un jour à se mettre sur le pied d'égalité avec les peuples slaves, c'est faire preuve d'une incompréhension dangereuse du véritable caractère de la monarchie bicéphale.

Ce qui nous préoccupe le plus, nous Serbes, c'est l'idée qui peut avoir inspiré aussi M. Lloyd George, qu'après la défection russe on pourrait chercher, dans une Autriche-Hongrie régénérée un allié éventuel pour la lutte contre le germanisme. L'erreur de 1870 se répéterait ainsi et au lieu de faciliter la naissance des Etats nationaux, jeunes, vigoureux, jaloux de leur indépendance et adversaires résolus du germanisme, on s'efforcerait de vivifier un organisme pourri et destiné à mourir. Ce serait en somme une tentative tout à fait inutile car l'Autriche telle qu'elle est n'est pas capable d'une régénération quelconque. Elle peut subsister aussi longtemps que subsiste son organisation bureaucratique et militaire, basée sur la prépondérance absolue des deux peuples privilégiés, Magyars et Allemands. Toucher à ces fondements mêmes de l'idée autrichienne, signifie condamner la Monarchie à se désagréger. Ce n'est pas nous Serbes qui l'avons constaté les premiers. Les Allemands et les Magyars le savent mieux que nous. Un éminent publiciste anglais, M. Wickham Steed, après avoir étudié sur place le problème austro-hongrois, a surtout insisté sur ces liens artificiels qui retiennent l'édifice suranné des Habsbourg.

Si M. Lloyd George voulait pactiser avec les Habsbourg et livrer à leur merci les Slaves de la Monarchie, son allusion à la conservation de l'Autriche-Hongrie aurait un sens pratique. Mais puisque toute idée d'une telle trahison des peuples opprimés est, nous en sommes convaincus, complètement étrangère au gouvernement britannique, nous ne comprenons pas du tout ce passage qui fait une si mauvaise figure dans le discours d'un homme en qui les peuples asservis mettent tous leurs espoirs.

L. M.

M. Lloyd George et le peuple serbe

Le président du Conseil des ministres de Serbie a reçu le télégramme suivant de M. Lloyd George :

« A l'occasion du renouvellement de l'année, je tiens à adresser de la part du cabinet de guerre au gouvernement et au peuple serbe un message de cordialité. Chaque jour qui s'écoule doit nous faire comprendre plus clairement que les espoirs du genre humain reposent sur notre cause et chaque jour nous prouve que l'amitié et l'affection que nous éprouvons les uns à l'égard des autres sont de plus en plus comme le ciment d'une alliance qui est maintenant la gardienne de la justice et de la liberté à travers le monde.

« Nous tenons particulièrement à remercier l'armée serbe pour le courage déployé au cours de l'année dernière et pour sa détermination à continuer la lutte jusqu'à ce que la justice soit faite et le monde soit débarrassé de la domination de cette autocratie militaire dont le discrédit et la défaite sont essentiels à la paix durable. Aucune de mes paroles ne peut rendre d'une manière plus adéquate l'idée que nous nous faisons de ce que nous devons aux armées qui combattent et souffrent afin que ceux se trouvant derrière la ligne puissent jouir de la liberté et de la paix. Nous ne pouvons que les remercier du fond du cœur, fermement convaincus que la nouvelle année sera témoin du fruit de leurs sacrifices, c'est-à-dire de la victoire et de la liberté. »

La presse magyare et la Serbie

Les Magyars ne paraissent pas enchantés de l'honneur que « La Serbie » leur fait en traitant dans ses colonnes les événements de Hongrie. Ainsi le journal « Vilag » (numéro du 13 septembre), prétend que « La Serbie » serait le seul journal ententiste qui n'oublie jamais les Magyars. « Dans cette rédaction (il s'agit de la nôtre) se plaint amèrement le correspondant du « Vilag », on lit les journaux hongrois avec un zèle surprenant, on suit attentivement tous les événements de la Hongrie et on lit même les livres magyars. » Nous n'avons aucunement l'intention de démentir ici notre confrère du « Vilag », et nous pouvons à la rigueur comprendre sa surprise de nous voir s'occuper des affaires d'un pays qui n'a guère d'importance au point de vue international. Ce que nous comprenons moins bien, c'est qu'on puisse se fâcher de ce que nous lisons avec zèle les journaux et les livres magyars. Pourtant nous avouons que ce n'est pas par curiosité que nous nous livrons à cette besogne ingrate. Si nous nous occupons des affaires de la Hongrie, ce n'est pas à cause du plaisir que nous en tirons, encore moins par prédilection, mais uniquement parce que le sort de plusieurs millions de nos frères est lié au sort de « l'Etat millénaire ».

Sans cette circonstance fâcheuse, nous confessons que la Hongrie serait le dernier pays qui aurait attiré notre attention et captivé notre intérêt. Y a-t-il en effet quelque chose de moins intéressant qu'un

pays aussi arriéré au point de vue politique et social, où aucun rayon de la culture occidentale ne pénètre jamais ; un pays qui, en outre, fait partie d'un Etat, lui-même simple vassal de l'Allemagne ?

Pendant longtemps la Hongrie avait bénéficié de cet état de choses. Pour des raisons mentionnées plus haut, les cercles politiques de l'Entente ne s'intéressaient guère aux affaires de ce pays et les Magyars surent en tirer parti pour opprimer à loisir les peuples qui leur furent soumis. Heureusement, depuis quelque temps l'on commence à voir clair dans le jeu des Magyars et les cercles ententistes finissent par s'intéresser au sort des nationalités non-magyares, livrées à la merci d'un peuple à demi-civilisé.

Quant à nous, nous sommes bien décidés à l'avenir à stigmatiser, comme par le passé, les crimes que les Magyars commettent journellement envers les nationalités subjuguées et à dévoiler les dessous de leur politique agressive. Si en agissant ainsi il nous arrive de déplaire à nos confrères hongrois, nous n'y pouvons rien, sauf à leur laisser la maigre consolation si habilement inventée par le correspondant du « Vilag », au dire duquel notre journal n'aurait pas beaucoup de lecteurs. Cette affirmation, nous en convenons, peut n'être pas tout à fait gratuite au moins en ce qui concerne son pays, où notre journal est interdit et où d'ailleurs l'on ne connaît guère les langues civilisées.

Les Serbes de Hongrie et les Magyars

La loi des nationalités de 1868 n'a jamais été respectée par les Magyars. Elle n'avait été votée que pour tromper les nations de l'Europe occidentale. Bien que l'article 9 de la loi des nationalités et l'article 38 de 1868 sur l'instruction publique garantissent aux Serbes l'emploi de la langue dans les écoles primaires, dès 1879, le parlement hongrois approuvait une loi visant à magyariser les allogènes. Six millions de Magyars se proposaient de magyariser les nationalités de Hongrie deux fois plus nombreuses, et qui ne leur sont en aucune façon inférieures ! Cette tâche difficile, les Magyars espèrent l'achever en employant des mesures de plus en plus brutales contre leurs adversaires. En 1881 le ministère de l'instruction publique lance une instruction d'après laquelle les fils des citoyens de nationalités non magyares doivent savoir parler le magyar après avoir passé par l'école primaire. L'article 27 de la loi de 1907 exige que tous les enfants sachent s'exprimer correctement, oralement et par écrit, après la quatrième classe de l'école primaire. La loi de 1913, à côté de l'article sur l'introduction des livres magyars à l'école primaire, exige des enfants qui fréquentent les écoles la connaissance complète de la langue magyare. C'est ainsi que les Magyars appliquent la loi des nationalités de 1868 dont ils se vantent avec tant d'ostentation devant l'Europe occidentale. Mais le comte Apponyi et ses successeurs sont allés plus loin encore. Sur la proposition du gouvernement hongrois, François Joseph a réprimé, par le rescrit du 12 juillet 1912, l'autonomie serbe dans les affaires ecclésiastiques et scolaires, garantie par l'article 9 de 1868.

Les Serbes se sont opposés de toute leur énergie à ces violences. Le juriste émi-

nent, le brillant journaliste et l'ardent patriote serbe, M. Svétozar Milétitch, immédiatement après le compromis, avait organisé le parti national serbe et formulé dans le programme de Betchkerek (Banat, 1869), les revendications de son peuple en Hongrie. D'accord avec les Slovaques et les Roumains, il demandait la réorganisation des comitats d'après les nationalités avec le libre emploi de leur langue pour celles-ci dans les comitats où elles forment la majorité, la liberté de la presse et de réunion, le remaniement des districts électoraux de manière à permettre une représentation équitable des diverses populations. Le mouvement de Milétitch se heurta à l'opposition violente des Magyars. Ils l'incarcérèrent comme traître dans la prison de Vals malgré son immunité parlementaire, et il n'en sortit qu'après plusieurs années, ayant perdu la raison.

Le mouvement nationaliste ne disparut pas. La grande assemblée nationale serbe de Karlovci en 1897 formula avec précision les revendications du peuple : après avoir démenti les tendances séparatistes imputées aux Serbes, la réunion demanda le droit de développer sa civilisation propre conformément à la loi des nationalités. A ces revendications si modérées le gouvernement hongrois répondit par l'arrestation de diverses personnalités serbes, par de nombreux procès de presse, par la suppression des journaux d'opposition. La pression du gouvernement s'exerce avec une telle violence que toutes les nationalités non magyares n'ont pu, en 1910, faire élire que huit députés ! Au commencement de la guerre européenne, par ordre des autorités hongroises, presque tous les Serbes jouissant de quelque influence ont été arrêtés. Les prisons hongroises sont pleines d'intellectuels

serbes qui attendent leur salut et celui du peuple serbe en Hongrie de la défaite des Austro-Allemands, Si, après la guerre, rien n'est changé en Hongrie, les Serbes et les autres nationalités réunies aux Magyars disparaîtront.

Malgré les épreuves que le peuple serbe a eu à subir pendant plusieurs siècles, il garde intacte sa conscience nationale avec le sens profond de sa civilisation propre. Dès leur arrivée en Hongrie, les Serbes avaient acquis la réputation de négociants habiles et experts et entretenaient des relations commerciales suivies avec la Turquie. Buda devint bientôt le centre de leur commerce et ils y furent jusqu'à la moitié du XIX^e siècle la colonie la plus importante. Aujourd'hui leur initiative se marque par la fondation de nombreuses coopératives économiques qui, malgré les difficultés créées par le gouvernement, se sont développées rapidement dans les vingt dernières années.

La culture intellectuelle des Serbes hongrois fait également honneur à leur nation. En contact avec la civilisation occidentale, les Serbes de Hongrie fondent la nouvelle littérature serbe. Pendant le XVIII^e siècle tout entier et dans la première moitié du XIX^e, la science et la littérature serbe fleurissent en Hongrie. Le despote Georges Brankovitch dont nous avons parlé et l'archimandrite Yovan Raïtch écrivent l'histoire des peuples serbe et yougoslave. Zaharia Orfelina publie à la fin du XVIII^e siècle, sa revue Magazin. Outre cela une étude documentée sur Pierre-le-Grand. Dosithée Obradovitch, propagateur infatigable des idées empruntées à la philosophie rationaliste du siècle, écrit des ouvrages importants inspirés de la science anglaise et française. Athanase Stoïkovitch, recteur de l'université de Kharkov en Russie, fait paraître une Physique célèbre, et Pavle Kendielats un ouvrage sur la Nature. Grégoire Trlaïtch, professeur de droit à l'université de Pétrograd, a donné de publications purement littéraires, donne d'intéressants ouvrages sur le droit civil, tandis que le métropolitain Stefan Stratimirovitch publie, avec succès, des études d'histoire et d'archéologie. Manouïlo Yankovitch. à la fin du XVIII^e siècle écrit quelques drames; dans la moitié du siècle suivant Yoakime Vouitch et Yovan Stéria Popovitch suivent son exemple.

Le désir des Serbes de développer leur culture s'est surtout manifesté par la fondation de l'association littéraire Matitsa Srpska (1825) qui, entre autres éditions importantes, a publié avant la guerre environ trois cents fascicules de la revue scientifique littéraire Letopis. Inutile de dire que la Matitsa est dissoute actuellement.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle apparaît toute une série de savants, de littérateurs et de poètes. Nous ne citerons ici que Dioura Danitchitch, excellent philologue, rédacteur du grand dictionnaire serbo-croate publié par l'Académie yougoslave de Zagreb; l'archimandrite Ilarion Rouvrats, fondateur de l'école critique d'histoire serbe; les poètes Branko Raditchevitch, Zmaï Yovan Yovanovitch, Laza Kostitch, Dioura et Miléta Yakchitch, l'auteur dramatique Kosta Trifkovich, le nouvelliste Bogoboi Atanatskovitch, le romancier Yakov Ignatovitch. Les peintres: Novak Radonitch,

Ouroche Preditch et Pavle Yovanovitch et Dimitri Roujitch. Vers le milieu du XIX^e siècle, Novi Sad et Batchka deviennent le centre de la science et de la littérature serbes: c'est à Novi Sad que naissent le mouvement om-ladinien (jeune-serbe) et son école littéraire qui prépare celle de l'époque contemporaine. La situation politique de plus en plus défavorable entrave ce mouvement intellectuel, et Novi Sad, après avoir été jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle le centre du serbisme, s'efface devant Belgrade, qui politiquement et intellectuellement, prend la première place entre les villes serbes.

RADONIA YOVANOVITCH.

Il faut diviser l'Autriche I

— Opinion des socialistes minoritaires autrichiens —

Les socialistes minoritaires allemands de l'Autriche ont édicté vers la fin de juin un manifeste, que nous venons de nous procurer. Il a été tiré secrètement et mis en circulation dans les différentes parties de l'Autriche par des femmes qui risquaient leur liberté en distribuant ce message révolutionnaire parmi le peuple.

Les passages principaux du manifeste sont les suivants:

« Les socialistes minoritaires allemands de l'Autriche dénoncent Scheidemann, David et Ebert, les chefs des socialistes majoritaires allemands, et Adler, Renner et Seitz, chefs des socialistes autrichiens, qui ont cessé d'être des démocrates honnêtes et révolutionnaires consciencieux. Autant nous désirons régler nos comptes avec le gouvernement impérial qui est considéré comme ayant provoqué la guerre, autant nous désirons régler nos comptes avec leurs complices socialistes. Pour les socialistes majoritaires de l'Allemagne et de l'Autriche, qui ont été les esclaves des gouvernements impériaux de ces deux pays, nous n'avons aucun pardon. Nous ne pouvons oublier leurs offenses au socialisme et il ne peut être question de réconciliation avec eux.

Le socialiste majoritaire Karl Renner a approuvé l'invasion de la Belgique et la violation de la neutralité belge. Renner, Seitz et Victor Adler, n'ont pas seulement approuvé l'invasion de la Belgique, mais ils en ont approuvé l'annexion par l'Allemagne. Un autre socialiste majoritaire autrichien, Wilhelm Ellenbogen, s'est fait l'apôtre de l'annexion de la Serbie par l'Autriche.

La future paix de l'Europe ne peut être assurée que par deux méthodes: par la création d'Etats basés sur le principe des nationalités ou par des Etats purement démocratiques organisés selon les principes fédératifs. L'Autriche n'est ni un pays basé sur le principe des nationalités, ni un Etat démocratique. Pour ces raisons, il est indifférent que l'Autriche reste ou non intacte à la fin de la guerre. Si l'Autriche ne peut être organisée comme un Etat purement démocratique, ce qui est absolument impossible sous la dynastie des Habsbourg, elle doit être divisée en plusieurs Etats formés suivant les nationalités. Le zèle des socialistes majoritaires de l'Allemagne et de l'Autriche pour l'intégrité de l'Autriche et de la Turquie est une nouvelle preuve qu'ils sont simplement les instruments des impérialistes allemands et autrichiens.

L'intégrité de l'Autriche et de la Turquie n'est pas un idéal pour lequel les peuples allemand et autrichien doivent sacrifier leur vie. »

Ce manifeste des socialistes minoritaires allemands de l'Autriche, issu de la véritable compréhension des choses et des forces qui actionnent la vie de l'Autriche, prouve que

les Allemands eux-mêmes commencent déjà à être persuadés que l'échafaudage austro-hongrois ne sera pas viable en face des démocraties organisées qui naîtront du cataclysmisme actuel. L'Autriche-Hongrie doit être immolée pour le bien des peuples qui la composent et pour la paix universelle.

La Suisse et le ravitaillement de la Serbie

Le Comité suisse de secours nous envoie la lettre suivante:

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 6 courant, vous avez publié un compte rendu très émouvant de la détresse en Serbie, fait par MM. Douchan Popovitch et T. Katslerovitch.

Je me permets de vous signaler un point sur lequel l'information de ces Messieurs semble incomplète.

Après avoir exposé les privations dont souffrent les Serbes restés en Serbie, ces Messieurs disent qu'au point de vue des secours, la Serbie est presque oubliée par tout le monde, et ils ajoutent: « Deux fois en 1916 arrivèrent une mission suisse et une mission américaine pour distribuer parmi la population de Belgrade, quelques vivres et vêtements. »

En ce qui concerne la Suisse, nous croyons devoir vous faire remarquer qu'elle n'a pas oublié la Serbie, et qu'elle s'est efforcée de diriger de son côté, tous les secours que lui permettaient sa situation de pays neutre et ses faibles ressources.

Le Comité suisse de secours aux Serbes a expédié de Suisse même, successivement, trois convois de vivres et vêtements, et a fait expédier de Roumanie, avant la déclaration de guerre de ce pays, deux bateaux de maïs. Ces divers envois ont été effectués pendant le cours de l'année 1916. Ils auraient été plus fréquents et plus abondants si la Suisse avait été plus indépendante au point de vue économique. Elle avait été soumise aux restrictions imposées par les Etats de l'Entente; elle n'a donc pu envoyer que des denrées de son propre sol et de sa propre industrie pour lesquelles elle avait la main libre. Mais à la fin de l'année 1916, les difficultés économiques en Suisse sont devenues telles que pour préserver la population d'une disette imminente, le gouvernement a dû interdire toute exportation de denrées alimentaires; et d'autre part, la Roumanie étant devenue belligérante, il n'était plus possible au Comité suisse de faire ravitailler la Serbie par l'intermédiaire de ce pays. Son œuvre s'est donc

trouvée paralysée par suite de circonstances absolument indépendantes de sa volonté, et malgré son grand désir de se rendre encore utile. Il ne lui restait qu'un moyen de reprendre sa tâche; c'était d'acheter des vivres pour les Serbes nécessaires dans les pays de l'Entente pour les transporter et distribuer en Serbie par les soins de ses délégués et du Comité de bienfaisance central de Belgrade, mais malheureusement, les Etats de l'Entente ont refusé tout concours à cette œuvre, malgré toutes les démarches faites par le Comité suisse, et appuyées par le gouvernement serbe.

En présence de l'échec de ses efforts, le Comité suisse a prié le gouvernement fédéral d'offrir aux Etats de l'Entente son concours officiel pour assurer, sous sa haute direction, le ravitaillement de la population nécessiteuse de Serbie. Si cette offre bienveillante, qui a été soumise aux Etats de l'Entente, depuis plusieurs mois, n'aboutit pas, ce seront les propres alliés de la Serbie qui en porteront toute la responsabilité, et la Suisse ne pourra qu'éprouver le profond regret d'avoir été empêchée de contribuer efficacement à une œuvre humanitaire, dont l'urgence extrême ressort de l'exposé fait par les personnalités dont vous venez de publier l'émouvant réquisitoire.

Veillez agréer, Monsieur le directeur, l'assurance de notre considération très distinguée.

Genève, le 7 janvier 1918.

Le président: E. A. NAVILLE.

En publiant cette lettre, nous rappelons que l'action généreuse du Comité suisse est connue de tous les Serbes et que nous penserons toujours avec la plus profonde gratitude aux efforts inlassables du Comité et de son éminent président, en vue de soulager la population serbe et de la sauver d'une misère atroce. Nous espérons que les gouvernements alliés ne tarderont pas d'accepter l'offre du Conseil fédéral, d'autant plus que le ravitaillement de la Serbie peut être organisé de façon à empêcher tout abus et à n'affecter nullement les effets du blocus. La question est de toute urgence, car des nombreuses vies humaines en dépendent.

Le prince héritier de Serbie et les Yougoslaves

En réponse aux félicitations reçues à l'occasion de son anniversaire, le 17 décembre, le prince héritier de Serbie a adressé à M. Ante Troumbitch, président du Comité yougoslave à Londres, le télégramme suivant:

« Je vous suis très reconnaissant, ainsi qu'au Comité yougoslave, des félicitations si pleines d'un patriotisme enthousiasme que vous m'avez adressées. Je vois également dans la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Autriche-Hongrie, la plus grande ennemie de notre race, une nouvelle garantie de la réalisation de nos as-

pirations nationales. J'ai été profondément touché des salutations que vous m'adressez en tant que futur souverain de l'Etat démocratique des Serbes, Croates et Slovènes. Je ne doute pas que nos Alliés n'apprécient pleinement les efforts surhumains faits par notre race en vue de son unification et je souhaite que vous soyez tous convaincus que j'apporterai tous mes efforts à la réalisation de cet idéal. »

M. Troumbitch avait envoyé le télégramme que voici:

« J'ai l'honneur de transmettre à Votre Altesse Royale nos sentiments de dévotion et de loyalisme à l'occasion du jour anniversaire de votre naissance.

Je le fais en mon nom et au nom du

FEUILLETON

L'ANNIVERSAIRE DE IVO VOINOVITCH

— Une interview avec le grand poète —

Vous êtes vraiment trop aimable de vous intéresser à un vieillard qui, depuis longtemps, a dit adieu au monde. A vous dire la vérité, ce soixantième anniversaire n'est pas bien consolant pour moi et presque indifférent aux autres. Un anniversaire, c'est toujours comme un tocsin, avertissant l'entourage qu'il y a, quelque part, une messe, des funérailles ou un incendie; mais dans mon cas, il n'en est rien, ou peut-être le tout ensemble. Le Théâtre s'est emparé le premier — et cela à mon insu — de cette nouvelle, en se disant que sans doute cela emplirait la maison.

Vous voulez que je vous dise mes sentiments?

Avoir 60 ans et voir dans le miroir le masque d'un vieillard bien conservé, n'ayant que 20 ans dans l'âme! Comprenez-vous ce contraste, cette énigme psycho-physiologique? Peut-être ne le comprenez-vous pas, mais moi, malheureusement, je sais ce que c'est. Je le sais surtout maintenant, après tant de souffrances, après les « Equinoxes » qui ont ruiné la maison, dispersé le foyer, banni tout ce qu'on avait de plus cher, de plus beau et de plus grand — se sentir la force de braver tout, de surmonter le fracas de la tempête qui vous entoure, avoir la force de défier, devant la conscience et l'histoire, tous les bandits qui ont commis un sacrilège et détruit nos idéals et ce que l'on avait de plus sacré — et cependant ne pas oser se montrer faible, car à quoi bon?

Voilà ce que je ressens, mais je ne le dis pas. Seule mon âme me dit, dans un reproche: « Déjà tu es vieux, qu'as-tu fait jusqu'à présent? N'était-ce la guerre, je pourrais répondre: quelque chose, mais comme ça je dois avouer: rien ». Vous voulez que je vous conte tout ce que j'ai

vu et subi depuis le 26 juillet 1914? Vous m'en demandez trop, mon ami. Comme beaucoup d'autres Croates et Serbes aux idées libérales, j'ai été emprisonné à Raguse dès les premiers jours de la guerre, c'est-à-dire le dimanche 26 juillet à 8 heures du soir! Quel souvenir! Y a-t-il, en effet, d'autre plus affreux que celui que nous vécûmes sans même connaître l'horreur de ces événements. Les affres véritables des drames de Maeterlinck.

Nous étions assis, ma petite maman et moi, à la terrasse d'un café de la « Porta Pilé » et nous écoutions un petit orchestre italien de Bari, qui jouait des passages de la douce « Bohème » de Puccini, quand Péro, le tenancier du café, un bon et honnête travailleur, s'approche de moi, m'enveloppe d'un regard profond et me dit: Quelqu'un vous demande, Monsieur Ivo. — Je compris que quelque chose se passait et je me mis à rire, pour que ma mère ne s'effraye pas des paroles de Péro — et je m'en fus au café. Un policier du commandement d'arrondissement me remet un pli officiel, rédigé en un affreux croate: Vous êtes invité à vous rendre à l'hôtel Lerch à Gravose, et ainsi de suite. Je retournai auprès de ma mère. Elle était assise tranquillement à écouter la musique, sereine, évocation charmante d'une époque de seigneurs qui s'en va.

« Maman, on m'appelle à l'hôtel Lerch — ce sera pour quelque entrevue, sans doute. Si je ne suis pas de retour ce soir, ne t'en inquiète pas, on se verra sûrement demain. — Va, mon fils, me dit-elle en souriant avec un tendre regard de ces yeux que j'avais si souvent embrassés. Ne te fais pas de souci pour moi. — Et tendrement elle me serra la main — et je m'en fus. Je ne l'ai plus revue — qui sait si je ne la reverrai jamais... »

L'auteur de la « Mère des Yougovitch » se tut. Puis il reprit: Dans la prison de Sébenico, où nous fûmes conduits le 27 juillet 1914 sur un navire de guerre, escortés de gendarmes et de douaniers, je passai encore de terrifiants instants. Et ces instants se prolongèrent pendant six jours! Ma mère m'avait télégraphié depuis: « On va nous déporter; nous t'enversons notre adresse plus tard. »

J'ai passé six jours d'angoisse mortelle, ignorant dans quel cachot

l'on avait jeté celle que je chérissais par dessus tout au monde — dans quel camp épouvantable elle allait mourir.

Le septième jour elle me télégraphia: « Sauvée, après un affreux voyage à travers la Bosnie dans des voitures de prisonniers. Ecris-moi grand hôtel de Venise ». Et précisément: c'était l'hôtel de mon drame « La Dame au tournesol ». Tout mon temps de détention ne fut qu'une longue prière. Les dix mois passés dans la prison de Sébenico ont purifié mon âme de tout péché et aussi de tout désir de vengeance.

— Racontez-nous quelque chose de votre captivité?

— Ce serait trop long, mon ami, nous répond le poète. Le temps viendra où je dirai tout. Mais brièvement, je puis tout de même vous dire qu'en comparaison de ce que nos compagnons ont souffert dans leurs cachots barbares de Marbourg, Graz et Karlau — sans parler des « camps d'internement » militaires, notre prison était quand même à peu près humaine.

— Et avez-vous été otage?

— Et comment! D'abord j'ai conduit un « bataillon de marche » de Sébenico à Spalato et de Spalato à Sinj. Ah, si je pouvais vous dire tous mes sentiments quand, entre six baïonnettes, et sous le commandement d'un sous-lieutenant, je défilai sur la « Riva » (Boulevard Maritime) devant une foule qui comptait par milliers et qui grouillait pour voir « Sior Ivo » et ensuite quand je passai devant notre vieille maison, près de la « salle de lecture » et de cette demeure où, gosse, j'étais assis sur les genoux de Vouk Karadjitch, où je reçus les caresses de Pierre Préradovitch, Yovane Sundéitchitch et de Nicolas Pucitch, et où j'écoutais le tonnerre des discours de Pavlinovitch...

Et le drapeau croate que mon père, le premier, éleva à Spalato, flotta, ce matin-là, à ces mêmes fenêtres.

Et de nouveau la prison à Spalato, et le voyage terrible avec une « Bereitschaft » dans des wagons torrides, jusqu'à Sinj. Et là, de nouveau la prison. Ah! l'étrange et inoubliable souvenir! La porte d'une cellule de la prison judiciaire de Sinj s'ouvre et livre passage, à nous deux otages, moi et mon cher ami, le docteur K. D.

Nous préparâmes le souper, allumâmes une bougie, et dans la

Comité yougoslave à Londres, interprète des sentiments et des aspirations de sept millions de Serbes, de Croates et de Slovènes qui, sous la domination tyrannique de l'Autriche-Hongrie, ne peuvent parler librement, et représentant de toutes les organisations yougoslaves en Amérique et dans les Dominions britanniques.

La récente et heureuse nouvelle que la République des Etats-Unis d'Amérique a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie doit être glorifiée. Cela nous a tous remplis d'enthousiasme et a renforcé notre conviction que notre nation sera libérée du joug austro-hongrois et uni en un seul Etat avec la Serbie et le Monténégro.

Nous saluons en Votre Altesse Royale que nous savons être dévouée avec une fervente abnégation à l'idée de notre unité nationale, le futur souverain commun de l'Etat démocratique et uni de tous les Serbes, Croates et Slovènes.

(signé) TROUMBITCH,
président.

La terreur bulgare en Serbie

— Témoignage d'un officier autrichien —

La revue magyare « Magyar Figyelo », du 16 décembre, publie le récit des aventures d'un officier autrichien, Ador Mandi, pendant son séjour en Serbie, comme prisonnier de guerre. Mandi, après diverses aventures, est parvenu à réintégrer sa patrie.

Cet officier autrichien a été, au début de ses aventures, en contact avec l'armée bulgare. Voici ce qu'il dit des Bulgares :

« Je dois dire impartialement qu'ils (les Bulgares) se sont comportés impitoyablement envers les vaincus. Celui qui voulait se rendre était sommé de répondre à la question Qui es-tu ? Si la réponse était qu'il est Macédonien, on lui disait : Bien, tu peux partir ; mais s'il était Serbe, on était sans pitié pour lui : immédiatement la crosse retombait sur sa tête. Ce n'est que dans le cas où ces gens étaient appréhendés en assez grand nombre que les Bulgares jugeaient bon de les emmener. J'ai vu beaucoup de cadavres mutilés à Strouga ; de nombreux témoins ont vu le long d'un chemin comment huit Serbes, dont l'un avait jeté une bombe sur les Bulgares, furent assommés à coups de crosse, au point de faire jaillir la cervelle. Autant le Bulgare est humain et traitable pendant la paix, autant il est sauvage et impitoyable envers ses ennemis pendant la guerre. »

Dans un autre passage, l'officier autrichien donne un tableau effroyable du sort des prisonniers serbes.

« J'ai vu au milieu d'une chambre pleine de prisonniers deux cadavres qu'on ne voulait pas évacuer ; l'air de cette chambre en était empesté. On ne donnait aux prisonniers presque rien à manger. Un officier bulgare m'a dit en riant : « Un pain suffit à un Serbe pour dix jours. » Pour chaque bagatelle, les Serbes furent roués de coups... Un Bulgare nous a invités à prendre les capotes des Serbes, ce à quoi nous consentîmes. Le Serbe qui s'y opposait, était frappé d'un soufflet si formidable qu'il perdait toute volonté de s'opposer à quoi que ce fut... »

Une déclaration du roi de Bulgarie

Adolphe Strauss, professeur de l'Académie orientale, publie dans la « Neue Freie Presse », numéro de Noël, avec l'autorisation du roi de Bulgarie, une déclaration que celui-ci a faite à Budapest, le 22 décembre.

Le roi de Bulgarie affirme le désir des souverains des puissances centrales d'arriver à la paix.

« D'après les lois de l'énergie et de la logique, a dit le roi Ferdinand, le chemin de la paix semble dégagé des obstacles les plus difficiles. La guerre mondiale a donné des résultats avec lesquels nos adversaires doivent compter, de même que les puissances centrales ne peuvent pas fermer les yeux devant certains enseignements de la guerre. Toute politique pacifique honnête doit tracer les limites de sa volonté et de sa puissance d'après les événements et les expériences de la guerre mondiale.

La situation du royaume bulgare est extrêmement favorable, tant au point de vue militaire qu'au point de vue matériel et moral. La Bulgarie est partie en guerre pour réaliser le point le plus important du programme de l'Entente qui concerne la libération des peuples.

(Ici — signe caractéristique de la situation bulgare d'aujourd'hui — Cobourg recourt au traditionnel double jeu bulgare et cherche à s'assurer à la fois la bienveillance de l'un et de l'autre parti).

L'union de tous les éléments nationaux qui parlent et qui sentent en Bulgares, en une unité qui assure à toutes les parties un développement culturel et économique, la libération et l'union de la nation bulgare est non seulement l'idéal de chaque Bulgare, mais c'est précisément une demande de l'Entente. Cette vérité servira sans aucun doute la cause légitime bulgare pendant les négociations de paix...

Les régions que la Bulgarie tient aujourd'hui en sa possession, grâce à la vaillance de sa glorieuse armée et à la fidélité de ses héroïques alliés, ainsi qu'aux qualités de sa population de l'arrière, régions où habitent exclusivement ses co-nationaux, lui appartiennent devant Dieu et devant les hommes. La guerre balkanique de 1912-13, dont les plus lourdes charges ont été supportées par la Bulgarie, a été conduite pour la libération du peuple bulgare. Par la trahison de ses alliés d'alors, la Bulgarie a perdu le prix de ses glorieuses victoires acquises par tant de sang.

La participation de la Bulgarie à la guerre mondiale a eu pour but d'assurer définitivement le fruit des victoires acquises déjà en 1912-13 par des sacrifices sanglants énormes. La Bulgarie se place aujourd'hui encore sur la base du traité que ses alliés d'alors et ses ennemis principaux d'aujourd'hui, ont signé et sur lequel ils ont prêté serment... »

Une protestation des Yougoslaves

Les membres du Comité yougoslave, présents en Suisse, Dr. Julius Gazzari, de Sébenico (Autriche) ; Veljko Pétrovitch, de Sombor (Hongrie) ; Dr. Milan Srchkitch, de Sarajevo (Bosnie) ; Dr. Nikola Stojanovitch, de Mostar (Herzégovine), ont envoyé à la Constituante de Pétrougrade la dépêche suivante :

« Les membres du Comité yougoslave qui se trouvent en Suisse, en leur qualité de représentants de l'émigration yougoslave, considèrent de leur devoir d'attirer l'attention de la Constituante et de l'opinion publique impartiale sur les faits suivants :

1° En dehors des Magyars et des Allemands, aucun peuple n'est satisfait de sa situation dans la Monarchie habsbourgeoise et tous désirent obtenir leurs Etats nationaux indépendants. Renseignés par une longue et douloureuse expérience, ils n'ont aucune foi dans les promesses fallacieuses des gouvernements autrichien et hongrois et n'admettent point que l'on puisse considérer le problème austro-hongrois comme un problème intérieur. Les peuples en Autriche-Hongrie ne consentent nullement à ce que leurs questions nationales soient résolues sur la base d'une constitution octroyée et fictive, violée constamment, telle que celle existant dans la Monarchie. Les récents faits arbitraires historiques — l'abolition de la voïvodie serbe en Hongrie, la spoliation de Rijeka (Fiume) par les Magyars, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine — démontrent que non seulement les lois essentielles intérieures, mais également les traités internationaux, n'entraient en rien les gouvernements autrichiens et hongrois dans leurs plans égoïstes et conquérants. Tous les peuples de l'Autriche-Hongrie et de la Bosnie-Herzégovine, opprimés constitutionnellement, demandent le droit de disposer librement de leur destinée, droit que l'Autriche-Hongrie réclame pour les territoires russes sans vouloir le reconnaître pour ses propres territoires.

2° Constituant une même unité ethnique, opprimée par les Allemands en Autriche et par les Magyars en Hongrie et en Croatie, et par les deux peuples à la fois dans la seule colonie en Europe, la Bosnie-Herzégovine, tous les Serbes, Croates et Slovènes demandent leur réunion avec la Serbie et le Monténégro dans un Etat indépendant. Ils demandent des indemnités pour tous les dommages causés à la propriété privée dans la guerre inouïe que l'Autriche-Hongrie, par l'intermédiaire des autorités militaires de l'Etat, a dirigée contre ses propres ressortissants privés de toute protection. Ils considèrent de leur droit d'hommes et de Slaves de dire ouvertement aux révolutionnaires russes honnêtes et conscients de leur mission, qu'une paix séparée, si elle venait à être conclue, créerait un mal plus grand que celui créé en 1849 par le tzar Nicolas Ier, lorsqu'il sauva l'Autriche-Hongrie de ses peuples en les empêchant de disposer d'eux-mêmes : une telle paix anéantirait toute idée démocratique dans l'Europe centrale et laisserait subsister un foyer permanent de troubles et de guerres.

Répondant au vœu de tout leur peuple opprimé, les membres du Comité yougoslave déclarent que seul le triomphe complet des démocraties européennes et américaines pourra apporter la liberté à tous les peuples de la Monarchie habsbourgeoise. »

AVIS AUX LECTEURS

A partir de ce numéro, « La Serbie » paraîtra le samedi au lieu du dimanche et elle sera en vente à Genève déjà le vendredi. Ce changement est fait pour faire parvenir le journal plus rapidement à Corfou et à Salonique.

L'Amérique et la Serbie

En l'honneur de la mission serbe, M. Lansing, ministre des affaires étrangères, a offert un dîner le 29 décembre. Parmi les invités se trouvaient un grand nombre d'hommes d'Etat et des personnages distingués militaires et civils. M. Lansing a dit dans son discours : « Je suis fermement convaincu que tous les Américains présents à cette table partageront ma joie de voir parmi nous les représentants de la mission serbe venue pour nous saluer. On ne doit pas oublier un seul instant, que notre ennemi commun attaqua d'abord la Serbie, qui versa son sang sur chaque parcelle de son héroïque patrie. Lorsqu'on écrira l'histoire de cette guerre, je suis convaincu que le chapitre le plus glorieux portera de droit le titre de « Serbie ». L'armée serbe réalisa des miracles. La bravoure du peuple serbe supporta et supporte encore des souffrances inouïes. Des pareils sacrifices et une telle endurance ne doivent pas être méconnus et doivent être récompensés. Je prie chacun de se lever avec moi pour saluer le glorieux roi de Serbie et son auguste fils l'héritier du trône, ainsi que les membres distingués de la mission serbe. »

Le chef de la mission, M. Vesnitch, répondit : « Nous sommes heureux d'avoir eu l'occasion de venir dans ce pays de liberté, qui ne cesse pas de s'inspirer du génie de Washington et à qui nous autres Serbes devons une profonde reconnaissance, non seulement pour l'aide matérielle et morale accordée jusqu'ici, mais aussi pour ce que l'Amérique fera, nous le savons, pour la cause commune des alliés et certainement pour la Serbie. Notre peuple supporta pendant ces cinq années des souffrances incomparables et plus horribles que la longue torture subie pendant la lutte séculaire pour la libération. Le peuple serbe supporta vaillamment les épreuves et peut affirmer, la tête haute, que depuis le roi, qui est le premier soldat et le premier citoyen de notre pays, depuis son auguste fils, qui oublia sa jeunesse au service de la patrie, depuis le plus haut commandant jusqu'au simple soldat et jusqu'aux femmes et enfants, chacun fit ce qui était son devoir. Le peuple serbe fut débarrassé de l'angoisse de voir son existence et son avenir compromis le jour où le sage et l'excellent chef du peuple américain annonça sa décision d'entrer en guerre à côté de nos alliés pour le triomphe de la liberté, du droit et de l'honneur sur la barbarie et la tyrannie. Depuis ce jour nous envisageons l'avenir avec plus de calme, convaincus que nos alliés et en premier lieu l'Amérique conquerront la véritable liberté et l'égalité pour les petits peuples, l'idée à laquelle nous et nos frères croates et slovènes sommes prêts à donner la dernière goutte de notre sang. Je vous prie, messieurs, de saluer le président Wilson, dont l'Amérique et avec elle tout le monde civilisé, assemblé autour de nos alliés, peuvent à juste titre être fiers. »

Les deux discours furent chaleureusement accueillis. La cordialité du ministre des affaires étrangères, M. Lansing, fit, tout spécialement, une profonde impression.

pénombre nous remarquâmes deux hommes — deux forçats. L'un, vêtu à la citadine, jeune, avec des petites moustaches noires. L'autre, une espèce d'athlète. Une de ces figures idéales de paysans — gentilhommes de nos montagnes chez lesquels, dirais-je, respandit encore la gloire et la beauté de Kraliévitch Marco. De fortes moustaches et de longs cheveux noirs, un peu rares sur le front, un profil classique et une tête fière, tenue et costume seigneuriaux. Etoffe mauve foncée, ceinture de cuir pardessus celle de drap, chemise ornée de boutons d'argent, ouverte sur la poitrine. Des manches de chemises larges et blanches flottant comme des ailes autour de ce grand corps, qu'on aurait dit sorti des mains d'un sculpteur.

« Je suis l'otage Yvo Voïnovitch, dis-je à ces graves et taciturnes inconnus. Les têtes alors se levèrent, leurs yeux se rencontrèrent. « Je suis le père Rositch, de Diçno », répondit le plus jeune. « Et moi, je suis Onésime Popovitch, de Knine », ajouta doucement cet autre héros. et il se tut. Quant à moi — demandez donc à mes compagnons de prison comment j'étais. En somme, j'étais gai même là. Pourquoi aussi ne l'aurais-je pas été ?

(A suivre.)

Noël Suisse 1917. Edition Atar, Genève. — Cette belle et riche publication, préparée avec soin par M. Alexis François, fait connaître au peuple suisse en ces jours de fête et de repos, un peu de l'âme et du caractère d'un autre petit peuple, du peuple serbe. C'est vraiment, de la part du rédacteur du Noël suisse, une attention très touchante d'avoir pensé à un peuple martyr et d'avoir voulu montrer aux petits Suisses et aux autres lecteurs que les Serbes loin d'être bristards, assassins et voleurs, possèdent une poésie nationale merveilleuse, signe manifeste de la beauté et de la grandeur de leur âme.

Les trois poèmes serbes sur la tzarine Militza, la mère des Yougovitch et la fiancée de Kossovo, que M. François a choisis pour le Noël suisse, dans les traductions de Dozon et

d'Avril reflètent admirablement quelques traits essentiels du caractère serbe. Dans la tzarine Militza l'amour de la patrie et le sentiment du devoir l'emportent sur toutes les autres considérations : c'est en vain que l'impératrice Militza supplie ses frères de rester chez elle et de ne pas aller sacrifier leurs vies à la défense du roi et de la patrie. Dans la mère des Yougovitch c'est le même exemple de l'amour de la patrie qui fait taire jusqu'à l'amour maternel. Et dans la fiancée de Kossovo on assiste à la tragique histoire des jeunes filles serbes, après la catastrophe de Kossovo. Ajoutons encore que les trois poèmes sont artistiquement décorés par M. et Mme José Porto.

M. François a pensé aussi à l'autre peuple martyr, au peuple belge. Le massacre des innocents, une légende de Maurice Maeterlinck, qui est une des plus anciennes œuvres du célèbre poète, n'intéressera pas moins les lecteurs par son originalité.

« Nous ne savons encore, dit M. François, à l'heure où nous mettons sous presse, si les cloches de Noël sonneront en 1917 la délivrance des peuples que la guerre a privés de leur liberté et qui souffrent actuellement dans leur chair et dans leur âme sous le joug momentané d'un barbare oppresseur. Quoiqu'il arrive la pensée des Suisses ira vers eux, joyeuse ou triste... »

« Pourquoi ? » Conférence donnée à Grenoble en novembre 1916, par CHARLES VUILLE, avocat, ancien bâtonnier.

On sait avec quelle ardeur, M^e Ch. Vuille a mis, dès le début de la guerre, son talent au service de la cause des Alliés, qu'il estime à bon droit être celle de l'humanité. Conférences, brochures, toute une activité fut dépensée par M^e Vuille, dont l'esprit combatif est aussi connu que la verve. Dans cette dernière brochure, où il étudie les raisons du maintien de la neutralité suisse, M^e Vuille a déployé toutes les qualités de spirituelle éloquence que nous lui connaissons. Tous les

Serbes — qui n'ignorent pas combien M^e Vuille est sympathique à leurs efforts — liront ces pages avec autant d'agrément que de profit.

Un écrit de Dim. Toutzovitch. — « Die Glocke », revue socialiste, reproduit, dans son numéro du 8 décembre, un fragment du livre « La Serbie et Albanie » traduit du serbe en allemand par M. Hermann Wendel, député socialiste au Reichstag et dont l'auteur est feu Dimitri Toutzovitch, un des chefs du parti socialiste serbe, tombé glorieusement il y a trois ans comme officier de réserve, dans la guerre actuelle. « Le projectile qui lui perça le cœur, dit la « Glocke », détruisit un grand espoir non seulement du socialisme serbe mais aussi du socialisme international. »

Kolo, album des danses serbes. — Sous ce titre en langues serbe, française et anglaise, vient de paraître à Paris un recueil des danses populaires serbes arrangées pour le piano par le compositeur serbe M. Boža Yoksimović. L'album, fort de 52 pages contenant 125 danses, est imprimé sur papier surfin. Les entêtes aussi, sont en serbe, français et anglais.

La gravure de la couverture représente, selon des motifs du jeune peintre serbe, M. Vorkapitch, un kolo dansé par les paysans et paysannes serbes en différents costumes nationaux.

Ce joli album est un petit musée de la musique serbe et son côté technique le place parmi les plus jolis livres de l'espèce.

« Kolo » se vend au prix de 6 fr. et de 6 fr. 50 contre remboursement, argent français. S'adresser à B. Yoksimovitch, Paris, rue Cujas, 16.

Un nouveau message de M. Wilson

M. Wilson a lu au Congrès un message important dont nous publions ici les passages essentiels. Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur ce discours important.

Pourquoi l'Amérique est entrée dans la guerre

Nous sommes entrés dans cette guerre parce que les violations de droit nous touchaient au vif et rendaient la vie de notre peuple impossible, à moins qu'elles ne fussent réparées et que le monde ne fût, une fois pour toutes, assuré contre leur retour.

Ce que nous demandons dans cette guerre, par suite, ce n'est rien de particulier pour nous-mêmes; c'est que le monde soit rendu sûr et qu'il soit possible d'y vivre.

Le programme de la paix mondiale est, en conséquence, notre programme. Ce programme, le seul possible, est celui-ci :

1. Des conventions de paix publiques, ouvertement conclues, après lesquelles il n'y aura pas d'accords internationaux privés d'aucune sorte, mais une diplomatie qui agira toujours franchement et à la vue de tous.

2. Liberté absolue de navigation sur les mers, en dehors des eaux territoriales, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, sauf pour les mers qui pourraient être fermées en totalité ou en partie par une action internationale, en vue de l'exécution d'accords internationaux.

3. Suppression, en tant qu'il sera possible, de toutes les barrières économiques, établissement de conditions commerciales égales entre toutes les nations consentant à la paix et s'associant pour la maintenir.

4. Garanties convenables, données et prises, que les armements nationaux seront réduits au dernier point compatible avec la sécurité du pays.

5. Libre arrangement, dans un esprit large et absolument impartial, de toutes les revendications coloniales, basé sur l'observation et sur le strict principe qu'en fixant toutes les questions de souveraineté, les intérêts des populations intéressées devront avoir un point égal à celui des demandes équitables du gouvernement dont le titre doit être déterminé.

Pour la Russie

6. Evacuation de tous les territoires russes et règlement de toutes les questions concernant la Russie qui assurera la meilleure et la plus libre coopération des autres nations pour donner à la Russie l'occasion de déterminer, sans être entravée ni embarrassée, l'indépendance de son propre développement politique et de sa politique nationale, pour lui assurer un sincère accueil dans la société des nations libres, sous des institutions de son propre choix, et, plus qu'un accueil, toute aide dont elle aurait besoin et qu'elle désirerait. Le traitement accordé à la Russie par ses nations sœurs dans les mois à venir sera la pierre de touche de leur bonne volonté et de leur compréhension de ses besoins, abstraction faite de leurs propres intérêts et de leur sympathie désintéressée.

La Belgique devra être restaurée

7. Le monde entier sera d'accord qu'elle doit être évacuée et restaurée sans aucune tentative de limiter la souveraineté dont elle jouit, de concert avec les autres nations libres. Aucun autre acte ne servira, autant que celui-ci, à rétablir la confiance parmi les nations, dans les lois qu'elles ont établies et fixées elles-mêmes pour régir leurs relations entre elles. Sans cet acte salutaire, toute structure et validité de toutes les lois internationales seront à jamais affaiblies.

Et l'Alsace-Lorraine revenir à la France

8. Tout territoire français devra être libre, et les régions envahies devront être restaurées. Le tort fait à la France par la Prusse en 1871 en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, qui a troublé la paix du monde pendant près de cinquante ans, devra être réparé, afin que la paix puisse, une fois de plus, être assurée dans l'intérêt de tous.

9. Le rétablissement de la frontière italienne devra être effectué suivant les lignes des nationalités clairement reconnaissables.

Autriche-Hongrie, Balkans et Turquie

10. Aux peuples d'Autriche-Hongrie, dont nous désirons voir la place sauvegardée et assurée parmi les nations, on devra donner plus largement l'occasion d'un développement autonome.

11. La Roumanie, la Serbie et le Monténégro devront être évacués et les territoi-

res occupés devront être restitués. A la Serbie, on devra accorder libre et sûr accès à la mer, et des relations entre les divers Etats balkaniques devront être fixées amicalement, sur les conseils des puissances et d'après les lignes des nationalités établies historiquement. On fournira à ces Etats balkaniques des garanties d'indépendance politique, économique et d'intégrité de leurs territoires.

12. Une souveraineté sûre sera assurée aux parties turques de l'empire ottoman actuel, mais les autres nationalités qui se trouvent en ce moment sous la domination turque devront être assurées d'une sécurité indubitable de leur existence, et une occasion exempte d'obstacles leur sera fournie de se développer de façon autonome.

Les Dardanelles devront être ouvertes de façon permanente, en constituant un passage libre pour les navires et le commerce de toutes les nations, suivant des garanties internationales.

Un Etat polonais indépendant et une Société des Nations

13. Un Etat polonais indépendant devra être établi. Il devra comprendre les territoires habités par les populations incontestablement polonaises auxquelles on devra assurer libre accès à la mer, et dont l'indépendance politique et économique, ainsi que l'intégrité territoriale, devront être garanties par un accord international.

14. Une association générale des nations devra être formée d'après des conventions spéciales, dans le but de fournir des garanties mutuelles d'indépendance politique et d'intégrité territoriale aux grands comme aux petits Etats.

Au sujet de ces réparations essentielles du tort causé et des revendications de justice, nous nous sentons pleinement liés à tous les gouvernements et à tous les peuples associés pour combattre l'impérialisme. Nous ne saurions être séparés dans des questions d'intérêts ni divisés quant au but à atteindre; nous resterons étroitement unis jusqu'à la fin.

La Russie soviétique

Odessa, octobre 1917.

Selon toute apparence l'ex-impératrice Alexandra Féodorovna n'était pas une femme normale: elle souffrait d'une religiosité morbide qu'elle avait communiquée à son mari, l'ex-tsar Nicolas. Ce sont ces sentiments provenant d'une religiosité mystique qui firent du tsar un jouet entre les mains de certaines forces souterraines de la cour impériale. Le pilier de cette mystérieuse clique qui gouvernait le tsar était le moine sibérien Grégoire Raspoutine, mystique religieux et homme débauché. Le sort de la Russie se trouvait entièrement au pouvoir de ce paysan inculte: aucune décision n'était prise sans son assentiment et sa « bénédiction », il décida même de la guerre et de la paix. Si, en 1914, il n'avait pas accordé au tsar la « bénédiction » que celui-ci lui demandait avant la déclaration de la guerre, il est certain que la Russie aurait cédé sous la menace allemande.

Il est curieux de savoir que le mérite revient à un Serbe, Yovan Roganovitch, professeur de théologie, de ce que Raspoutine ait consenti à donner au tsar la « bénédiction » que celui-ci lui demandait par télégramme. Le Saint Synode avait envoyé Roganovitch comme délégué de sa part, auprès de Raspoutine blessé. Roganovitch se trouvait au chevet de Raspoutine au moment où arriva le télégramme du tsar. Grâce à une forte pression de Roganovitch, Raspoutine céda et la « bénédiction » fut donnée au tsar, partant à la guerre.

Cependant Raspoutine croyait avoir été induit en erreur et, au mois de décembre 1916, il songea à réparer sa faute en arrêtant d'un mot l'effusion du sang. Le tsar résistait, mais Raspoutine était inexorable et la tsarine bien davantage. Mais, à ce moment le patriotisme russe entreprit l'œuvre de purification: le premier pas fut l'assassinat de Raspoutine, puis il fallait songer à épurer le trône du mysticisme morbide et destructif de la tsarine. Le petit tsarevitch Alexis devait monter sur le trône, avec pour régent son oncle le grand-duc Michel. On en parlait partout publiquement comme d'un fait accompli. La police se voyait impuissante comme si elle avait pressenti la révolution et était convaincue de l'inutilité de son action. La Révolution partait d'en haut: les grands ducs, les généraux, les membres de la Douma et même la presse des conservateurs la préparèrent. L'abcès fut percé le 27 février par les « émeutes des affamés ». Les patriotes des plus hautes sphères s'associèrent aux organisations secrètes des socialistes et, tous ensemble, ils abattirent sans fracas le fameux monstre de l'autocratie.

Les journées du mois de mars donnèrent le spectacle d'une rare fraternité humaine. Chaque Russe, depuis le paysan jusqu'au grand-duc semblait vrai-

ment un Tolstoï ou un Dostoïévski. Le ministère Lvov détruisait à coups de plume les étages de l'édifice de l'ancien régime, anéantissait les anciens préjugés et préparait le terrain pour une organisation idéale, d'une communauté étatique de la Russie hétérogène.

Mais la politique romantique du premier gouvernement révolutionnaire fut brisée, en avril déjà, par le mysticisme des fabriques. Comme dans toutes les fabriques d'Etat, surtout dans celle de guerre, les Allemands s'étaient installés en maîtres, ils mirent leur sens pratique et leur esprit organisateur au service du mysticisme socialiste des ouvriers illettrés russes. A peine un mois s'était-il écoulé qu'on vit s'organiser des soviets (conseils) des ouvriers dans tous les centres industriels, et ces soviets sont aujourd'hui les maîtres de la République russe.

Ces soviets ne sont pas des partis politiques, ce sont des associations de mécontents de toutes les classes sociales, de toutes les nationalités. On trouve dans ce pot-pourri des internationalistes à côté de nationalistes acharnés, des riches à côté d'ouvriers pauvres, des agents provocateurs allemands à côté de patriotes russes, des Juifs à côté d'anciens gendarmes russes, un exilé de Sibérie à côté d'un agent de la police secrète, etc.

Tandis que le premier gouvernement s'occupait des travaux de la Révolution, les soviets, eux, s'appliquaient à saper les bases de l'Etat. Chacun de ces soviets se proclamait l'unique source de tout pouvoir et travaillait à sa manière à démolir la défense nationale de la Russie en démoralisant l'armée. A cet effet, ont été constitués les « Soviets des ouvriers et des soldats » et cette institution fut le canal par où l'esprit désorganisateur s'introduisit dans l'armée russe. La lutte contre la guerre fut organisée dans les fabriques et dans l'armée et cette lutte fut le principe suprême des soviets ouvriers-soldatesques.

Chaque soviétique (membre du Soviet), exposait en longs discours les motifs personnels qui l'avaient déterminé à la lutte contre la guerre. Maxime Gorki était contre la guerre car, à n'en pas douter, il pensait contribuer ainsi à une idée humanitaire. Quant à Lénine c'est une énigme même pour ses plus intimes amis. Les uns le considèrent comme un homme vendu, d'autres le croient idéaliste, cependant un fort grand nombre pensent qu'il veut se jouer des hommes et qu'il ne connaît pas d'autre Dieu que son « moi ». Le romantisme internationaliste des socialistes russes s'est associé avec le zimmerwaldisme publiquement stipendié par les Allemands.

Si certains noms connus s'appuient sur la politique allemande, les soviétiques pour la plupart ont cependant bien d'autres motifs de lutter contre la guerre. Les Sionistes, entre autres, sont contre la guerre parce que ce n'est pas la Russie qu'ils considèrent comme leur patrie, mais la Palestine. Un soviétique polonais est contre la guerre parce que tout le monde aujourd'hui veut une Pologne indépendante. Un soviétique ukrainien veut une Ukraine libre et la victoire des « Moscovites » ne lui est pas nécessaire. Un soviétique ouvrier ne veut pas la guerre de peur que la bourgeoisie ne se renforce et parce qu'il veut provoquer des désordres pour trouver l'or que les bourgeois ont caché. Un soviétique soldat conseille à ses camarades sur le front de briser en deux leurs épées et d'en faire des socs de charrues pour travailler la terre qu'ils auront arrachée aux grands propriétaires. Cependant chacun de ces lâches soviétiques ne veut en fait, sous le masque des principes, que conserver sa vie misérable.

Les soviétiques sont non seulement exemptés du service au front, mais au surplus ils reçoivent un beau traitement. A côté du salaire qu'ils obtiennent sans travailler, chaque soviétique reçoit en outre 10 roubles par jour. Parmi les soviétiques ne se trouve aucun nom d'autorité. Plekhanov, homme honnête et idéaliste, ne figure pas sur la liste des soviétiques, la « grand'maman » de la Révolution, Brechko Brechkovskaïa, pas davantage que le prince Kropotkine. Tout ce qui appartient à l'élite intellectuelle n'a pas de valeur pour la foule de soviets. Quiconque veut défendre la Russie est traité d'impérialiste, de réactionnaire, d'homme vendu.

En face de cette Russie « camaradisée » nous avons la Russie de Kornilow, désorganisée, suppliée et humiliée. Elle se trouve au bord de l'abîme où la poussent les soviets. Elle résiste passivement soit qu'elle croie Lénine faible soit qu'elle n'ait pas encore choisi son chemin pour une résistance active. Peut-être hésite-elle à prendre résolution un chemin déterminé parce qu'elle n'en est pas sûre. Personne ne peut savoir ce que deviendra la vraie Russie, celle de Kornilow.

M. P. C.

Les Serbes « magyars »

Le « Budapesti Hirlap » du 27 décembre reçoit de Velika Kikinda le compte rendu d'un discours prononcé par le grand jupan de Torontal, Georg Stener (Souabe magyarisé de la Bačka). Le grand jupan a dit, entre autres :

« Je reconnaitrai les intérêts légitimes des Serbes, et naturellement je les secourrai eux aussi autant que les lois et les intérêts de l'Etat magyar le permettent. Cependant, comme représentant de l'autorité d'Etat et comme administrateur bienveillant du peuple serbe, je ferai attention à ce que personne ne vienne déranger la vie paisible du peuple serbe et le pousser dans un mouvement qui puisse

porter atteinte aux intérêts de l'Etat magyar et rendre suspecte la fidélité des Serbes envers la patrie magyare. Comme chef de ce comitat, je ferai tout mon possible pour qu'il n'y ait plus chez nous de Serbes modérés ou radicaux, mais seulement des Serbes magyars. L'Etat millénaire magyar doit demander que chaque citoyen de langue étrangère fusionne avec les Magyars dans le patriotisme et dans l'activité pour le progrès de l'Etat magyar. »

Les intrigues bulgares et le « Times »

Nous avons parlé dans notre numéro 43 d'une correspondance publiée par le « Times » sur le prétendu mécontentement du peuple bulgare au sujet de la politique suivie par le roi Ferdinand et M. Radoslavoff. Or nous trouvons dans le journal bulgare les « Narodni Prava » des 6 et 7 novembre le compte rendu d'une séance au parlement bulgare dans laquelle l'article du « Times » a été l'objet d'une vive discussion. En voici le résumé :

Le ministre-président. — « Permettez-moi de vous lire une lettre de Sofia qui a paru dans le « Times » du 15 octobre (il lit) :

« La situation actuelle en Bulgarie mérite une certaine attention. L'extrême impopularité du cabinet Radoslavoff qui est au pouvoir depuis quatre ans, paraît être arrivée à un moment critique. Il ne faut pas oublier que ce gouvernement ne fut pas autre chose qu'une clique de la Cour... »

K. Pastonhoff. — « C'est parfaitement exact! » (Protestations à droite).

K. Panajotoff. — « C'est vous-même qui l'avez écrite! »

K. Loutcheff. — « Non, c'est l'officielle « Agence Télégraphique » ! »

Le ministre-président continue à lire :

« ...Formée d'hommes politiques particulièrement compromis qui sont maintenus au pouvoir par le roi. Après deux années de guerre le gouvernement ne possède qu'une ombre de respect et d'autorité. »

« G. Vassilieff. — Lisez la lettre entière! »

Le ministre-président. — « Les observateurs compétents et placés pour le savoir... »

G. Vassilieff. — « Eh! Vous ne lisez pas tout! »

K. Dosseff. — « Donc vous connaissez le contenu! »

G. Vassilieff. — « C'est votre ami Benschier qui l'a écrite. C'est vous qui êtes intervenu pour qu'il restât ici. Que voulez-vous de plus? »

Le ministre-président. — « Les observateurs habiles ont conclu que cette assemblée d'opposition a eu lieu selon les désirs du roi lequel, de peur d'être mêlé à la chute probable du cabinet Radoslavoff, espérait ainsi assurer sa propre situation en faisant constituer, avant qu'il fût trop tard, un ministère plus populaire et plus ou moins bien disposé envers l'Entente. »

Des voix à droite: « Ah! ah! »

Le ministre-président. — « Eh bien, est-ce que tout cela ne correspond pas au véritable état de choses que nous voyions ici? Cela ressemble tellement à l'atmosphère qui règne au Sobranié qu'il ne peut y avoir aucun doute: cette lettre a sa source parmi nous! »

Voix à droite: « Parfaitement! » (Appl.)

Dr. N. Savaroff. — « Il y a présomption que cette lettre est due à quelqu'un appartenant au Ministère de la guerre! »

Nous laissons à nos lecteurs le soin de juger eux-mêmes de ce jeu bulgare auquel malheureusement, des alliés crédules se laissent encore prendre aujourd'hui.

LA POLITIQUE EN AUTRICHE-HONGRIE

Les martyrs serbes en Bosnie

L'« As Est » du 23 décembre publie une correspondance de Sarajevo contenant les déclarations faites au correspondant de ce journal par le gouverneur de Bosnie, Sarkotić. A la question posée par le correspondant sur la conduite des Serbes de Bosnie, le gouverneur a répondu textuellement :

« Je ne peux pas m'en plaindre; les Serbes se tiennent pour le moment dans une réserve extraordinaire et j'espère qu'avec le temps ils verront que leur bien-être ne peut leur être assuré que dans le cadre de la Monarchie(?) Cependant cette réserve des Serbes est toujours très significative. J'aurais mieux aimé par exemple qu'ils se déclarent une fois ouvertement dans le sens de mes tendances. »

Pauvres Serbes! Leur réserve même ne plaît pas aux gouvernants de la Monarchie. Les arrestations, les potences, la terreur, la faim, rien ne peut obliger les Serbes de Bosnie-Herzégovine à « se déclarer une fois ouvertement dans le sens des tendances » du gouverneur Sarkotić. Ils demeurent tout de même fidèles à leur idéal national qui est de se voir délivrés du joug honteux des Allemands et des Magyars.